

THOMAS KUHN LECTEUR DE LUDWIK FLECK

Jean-François Braunstein

Centre Sèvres | *Archives de Philosophie*

2003/4 - Tome 66
pages 403 à 422

ISSN 0003-9632

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2003-4-page-403.htm>

Pour citer cet article :

Braunstein Jean-François , « Thomas Kuhn lecteur de Ludwik Fleck » ,
Archives de Philosophie, 2003/4 Tome 66, p. 403-422.

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Thomas Kuhn lecteur de Ludwik Fleck

JEAN-FRANÇOIS BRAUNSTEIN

Paris I – IHPST

Ludwik Fleck est aujourd'hui un auteur bien connu, partout ailleurs qu'en France où la traduction de son livre, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, depuis longtemps traduit en anglais, en italien, en espagnol ou en russe, paraîtra prochainement ¹. On a même à son sujet pu parler de « vague Fleck » ou de « mode Fleck » ². Fleck est considéré comme un classique de la philosophie des sciences d'inspiration sociologique : un « prix Ludwik Fleck » est ainsi décerné chaque année au « meilleur livre d'études sociales sur la science » ³. Certains parlent d'un « théorème de Fleck-Kuhn » qui serait au fondement du constructivisme en sociologie des sciences. M. Douglas évoque quant à elle un « programme de Durkheim-Fleck » qu'il conviendrait de poursuivre ⁴.

Le paradoxe est que Fleck est l'auteur d'un seul livre, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, paru en allemand en 1935, qui n'avait reçu lors de sa parution originale quasiment aucun écho : il ne connaît qu'un tout petit nombre de recensions, dont une, très brève, en français ⁵. Complètement oublié pendant des décennies, Fleck ne sera découvert qu'en 1962 par

1. Aux Éditions des archives contemporaines. Nous remercions les éditeurs de nous avoir permis de travailler sur les épreuves de cette version française, particulièrement bien traduite par N. Jas. I. Löwy et A. M. Moulin se sont employées depuis plusieurs années à faire connaître Fleck en France.

2. Cf. N. TSOUYOPOULOS, « Auf der Suche nach einer adäquaten Methode für die Geschichte und Theorie der Medizin. Auseinandersetzung mit Ludwik Flecks' Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache », *Medizinhistorisches Journal*, 17, 1-2, 1982 et J. WETTERSTEN, « The Fleck affair : Fashions v. Heritage », *Inquiry*, 34, 4, 1991.

3. Qui a notamment été décerné à S. Shapin, D. Haraway, T. Porter.

4. Cf. M. DOUGLAS, *Comment pensent les institutions*, Paris, 1999.

5. Cf. la liste de ces recensions in R. S. COHEN et T. SCHNELLE, *Cognition and fact. Materials on Ludwik Fleck*, Dordrecht-Boston, 1986, p. 456-457. L'auteur de la seule recension en français, dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (26, 1937), M.L. Guérard des Lauriers, note que, selon Fleck, « le collectivisme est une loi fondamentale de la pensée scientifique » et il apprécie les « excellentes remarques » sur la nature du fait, « qui est toujours un fait interprété ». Mais Guérard des Lauriers estime qu'« on ne pense pas à plusieurs, pas

Kuhn qui le cite avec éloge dans la préface à la *Structure des révolutions scientifiques*. Ce n'est pourtant qu'une vingtaine d'années après qu'un certain nombre de lecteurs de Kuhn auront la curiosité de se pencher sur cette référence énigmatique et feront découvrir l'œuvre de Fleck, qui sera traduite en anglais en 1979 et republiée en allemand en 1980 ⁶. La traduction anglaise comporte une préface de Kuhn et est publiée sous la responsabilité de R. K. Merton, c'est-à-dire sous les auspices des deux figures principales de l'histoire des sciences et de la sociologie anglo-saxonnes contemporaines.

L'histoire de la réception de cette œuvre de Fleck conduit alors à lui assigner un statut curieux, « mythologique » selon certains. Ce caractère mythologique est renforcé par la vie tragique de Fleck, juif polonais déporté à Auschwitz, qui survécut néanmoins, écrivit des textes épistémologiques inspirés par les « recherches » menées dans les laboratoires des camps de concentration, et témoigna au procès de Nuremberg, avant de quitter la Pologne pour Israël, peut-être pour échapper aux persécutions antisémites d'après guerre ⁷. Bruno Latour va loin dans cette mythologisation, puisque, dans sa préface à la traduction française de *Genèse et développement d'un fait scientifique*, il compare le livre à Moby Dick : « quel livre étonnant ! C'est un peu comme Moby Dick : il fait irruption de temps à autre, à des décennies d'intervalle, puis disparaît sans bruit avant d'émerger soudain, frais, écumant, couvert de coquillages, dangereux par sa nouveauté, tout à fait capable, comme la célèbre baleine blanche de faire sombrer plus d'un vaisseau chargé d'historiens des sciences, d'un grand coup de sa tête obstinée. Il ne lui manque même pas son Achab en la personne de Thomas Kuhn, qui a toujours voulu le domestiquer, mais sans jamais y parvenir » ⁸.

Plus qu'à Moby Dick, Fleck, qui vécut à Lodz, en Pologne, nous ferait penser à celui qui vécut une cinquantaine d'années auparavant à quelques dizaines de kilomètres de là, à Brno, Gregor Mendel, avec la seule différence que l'un fut reclus contre son gré dans le ghetto, alors que l'autre le fut

même à deux » : « s'il y a une mode dans chaque science, il y a aussi quelques savants qui la font ; et les génies la renouvellent ».

6. T. Schnelle jouera un rôle essentiel dans cette redécouverte avec son ouvrage sur *Ludwig Fleck : Leben und Denken. Zur Entstehung des soziologischen Denkstils in der Wissenschaftsphilosophie*, Freiburg, 1982. Il est également le responsable, avec L. Schäfer, des éditions allemandes de *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (Francfort, 1980) et des articles de Fleck, publiés sous le titre *Erfahrung und Tatsache* (Francfort, 1983). Cf. aussi l'important recueil de T. Schnelle et R. S. Cohen, *Cognition and fact. Materials on Ludwig Fleck*, Dordrecht, Boston, 1986.

7. C'est le point de vue de S. Fuller, qui estime qu'une « mythologie considérable » s'est développée autour de ce livre (S. FULLER, *Thomas Kuhn. A philosophical history for our times*, Chicago-London, 2000, p. 60 n.)

8. B. LATOUR, « Transmettre la syphilis, partager l'objectivité », préface à L. FLECK, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, à paraître.

volontairement au monastère. L'un comme l'autre, dont l'œuvre est totalement passée sous silence de leur vivant, sont redécouverts quelques dizaines d'années après et sont reconnus comme les fondateurs de deux nouvelles disciplines, la sociologie des sciences dans un cas, la génétique dans l'autre. Dans ces deux cas on se trouve face à la question difficile du statut à accorder à un « précurseur ». Les avertissements bien connus de Canguilhem contre le « mythe du précurseur » sont particulièrement adaptés dans le cas de Fleck et de Kuhn. Si l'on fait de Fleck le précurseur de Kuhn, on risque bien de ne comprendre ni l'originalité de Kuhn, ni la cohérence de l'œuvre de Fleck. Certains ont pourtant succombé à cette tentation, qui ne voit rien dans l'œuvre de Kuhn qui ne soit déjà présent chez Fleck. D'aucuns estiment même que Fleck serait non seulement « supérieur » au positivisme logique mais aussi, y compris « épistémologiquement », à Kuhn⁹. À l'inverse d'autres ne voient rien d'intéressant dans l'œuvre de Fleck qui, ne faisant pas partie de la communauté des philosophes et historiens des sciences, n'a pas pu « raffiner » les concepts qu'il proposait sous une forme « non développée » : ceux-ci ne trouveraient un sens véritable que chez Kuhn¹⁰.

Le débat se complique encore s'agissant de Fleck et de Kuhn car il est un débat disciplinaire, entre histoire des sciences et sociologie des sciences. La question que se posent généralement les lecteurs de Fleck et de Kuhn est de savoir s'il faut choisir l'une ou l'autre discipline, ou laquelle réduire à l'autre. D'une certaine manière, les sociologues des sciences vont mettre Fleck de plus en plus en avant dans la mesure où Kuhn n'accepte pas qu'ils se réclament de son héritage et critique ouvertement l'« absurdité » de la sociologie des sciences. À l'inverse Kuhn semble de plus en plus réticent à l'égard de Fleck dans la mesure où les sociologues des sciences s'en emparent¹¹.

Les circonstances de la découverte de Fleck par Kuhn

Si Fleck est aujourd'hui bien connu, c'est sans conteste à Thomas Kuhn qu'il le doit. Kuhn l'a cité avec éloge en 1962 dans la préface à la *Structure des révolutions scientifiques*. Mais Kuhn fera encore explicitement référence à Fleck en deux autres occasions. Il revient longuement sur les circonstances de sa découverte de Fleck et sur ce que Fleck lui a apporté, dans sa préface à

9. D. WITTICH, « On Ludwik Fleck's use of social categories in knowledge », in R.S. COHEN, T. SCHNELLE, *Cognition and fact. Materials on Ludwik Fleck*, p. 317.

10. J. HARWOOD, « The Fleck affair : Fashions v. Heritage », *Inquiry*, 34, 4, 1991, p. 496. Pour une réflexion inspirée de Fleck et Kuhn sur cette notion de précurseur, cf. I. Löwy, « Fleck, Kuhn, and Stent. Loose reflections on the notion of prematurity », in E. B. HOOK (ed.), *Prematurity in scientific discovery : on resistance and neglect*, Berkeley, 2002.

11. Ainsi la notion de « collectif de pensée » qui était « vaguement repoussante » dans la préface à l'édition anglaise de Fleck en 1979 devient « répugnante » dans un entretien de 1995.

l'édition américaine de *Genèse et développement d'un fait scientifique* en 1979, dont il est à l'origine : « c'est un projet dont j'ai parlé avec plusieurs amis et relations depuis que j'ai rencontré ce livre ». En le faisant traduire il ne s'agissait pas de seulement de lui « donner une audience en langue anglaise », mais « plutôt de lui donner une audience tout court »¹². Kuhn reparlera ensuite de Fleck dans l'entretien biographique de 1995 qui clôt le recueil posthume *The road since structure*¹³.

Dans la préface à la *Structure des révolutions scientifiques* Fleck fait partie de cette série d'auteurs, qui auraient mis Kuhn sur la voie de ses propres recherches. Kuhn cite tout d'abord une liste d'historiens des sciences : Alexandre Koyré bien sûr, mais aussi Etienne Meyerson, Hélène Metzger, Anneliese Mayer et le Lovejoy de *The great chain of being*. Mais Kuhn évoque aussi d'autres auteurs, dans des « domaines apparemment sans liens avec l'histoire des sciences mais où la recherche révèle maintenant des problèmes semblables à ceux que l'histoire me proposait ». Kuhn estime n'avoir pu les rencontrer que grâce à ces « explorations au hasard » permises par son séjour à la *Society of fellows* de Harvard¹⁴. Kuhn cite alors un psychologue, Piaget, « les psychologues gestaltistes », sans plus de précision, un linguiste, Whorf, un philosophe, Quine. Le dernier auteur de cette liste qui n'est qu'apparemment hétéroclite est Ludwig Fleck, seul auteur dont Kuhn cite le titre de l'œuvre, une « monographie presque inconnue, *Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache* (Bâle, 1835), essai qui anticipait nombre de mes idées »¹⁵. Kuhn souligne l'importance décisive de ces auteurs pour son œuvre : « les lecteurs ne trouveront ci-dessous que peu de références à ces travaux et à ces conversations, mais je leur suis redevable à plus d'égards qu'il ne m'est possible actuellement d'analyser ou d'évaluer »¹⁶. En même temps Kuhn souligne le caractère accidentel de la rencontre avec ces auteurs : Piaget est rencontré grâce à une « note explicative rencontrée par hasard », comme Fleck grâce à une note en bas de page de Reichenbach. Comme l'a noté S. Fuller, il est possible d'estimer que Kuhn voit dans ces découvertes des sortes de « signes d'en haut » qui le confirment dans la voie qui est la sienne¹⁷.

12. T. S. Kuhn, préface à L. FLECK, *Genesis and development of a scientific fact*, Chicago-London, 1979, p. VII. Cette préface sera citée Préface à Fleck.

13. T. S. KUHN, *The road since structure. Philosophical essays, 1970-1993*, Chicago-London, 2000, p. 283.

14. T. S. KUHN, préface à *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, 1983, p. 8-9. Cette édition sera citée *Structure*.

15. T.S. KUHN, *Structure*, p. 9.

16. T.S. KUHN, *Structure*, p. 9.

17. S. FULLER, *Thomas Kuhn. A philosophical history for our times*, p. 392.

Dans sa préface à la traduction anglaise du livre de Fleck, Kuhn revient d'une manière plus détaillée sur les circonstances de sa rencontre avec l'œuvre de Fleck, qui aurait eu lieu « durant l'année 1949 ou au début de l'année 1950 »¹⁸. Comme il avait rencontré Piaget dans une note de bas de page de Merton, il aurait découvert Fleck dans une note de bas de page de ce classique de l'empirisme logique qu'est le livre de Hans Reichenbach, *Experience and prediction*. Kuhn note bien sûr que Reichenbach ne dirait pas, comme Fleck, que « les faits ont un cycle de vie »¹⁹. Ce qui attire l'attention de Kuhn, c'est le titre du livre de Fleck : « j'ai immédiatement reconnu qu'un livre avec un tel titre est très susceptible de parler de mes propres préoccupations »²⁰. Kuhn explique en effet avoir eu, deux ou trois ans avant la lecture de ce livre, une « révélation » concernant le rôle des révolutions scientifiques dans l'histoire des sciences²¹. Il aurait été « rassuré par l'existence de ce livre » quant à la validité de ses propres intuitions²². Il a été évidemment séduit par l'idée « paradoxale » qu'un « fait scientifique » puisse avoir une « genèse » et un « développement ». C'est le caractère scandaleux d'une telle proposition qui semble le plus stimuler Kuhn et il rapporte avec délices que lorsque son ami James Conant, président de Harvard, fit connaître le titre du livre de Fleck à des savants allemands, ceux-ci répondirent : « comment un tel livre peut-il exister ? Un fait est un fait. Il n'a ni genèse ni développement »²³.

Enfin, dans l'entretien biographique de 1995, repris dans *The road since structure*, alors que ses interlocuteurs lui posaient une question sur l'influence de Merton, Kuhn note simplement qu'il a découvert Piaget

18. Merton dit qu'il aurait eu beaucoup de mal à convaincre Kuhn, qui ne lui a donné cette préface « que sur la forte insistance des éditeurs » (R.K. MERTON, *The sociology of science : an episodic memoir*, Carbondale, 1979, p. 83).

19. Kuhn note bien sûr que Reichenbach fait dire à Fleck ce que celui-ci ne dit pas. Reichenbach « n'était en effet pas un philosophe qui pensait que les faits possédaient un cycle de vie ». Kuhn remarque que Fleck « n'aurait pas plus écrit ce que lui faisait dire Reichenbach que Reichenbach n'aurait parlé de genèse et développement d'un fait scientifique ». En effet, si l'on se reporte au livre de Reichenbach, on voit qu'il ne tire pas les mêmes conclusions des planches anatomiques que Fleck reproduisait pour montrer le caractère radicalement changeant des représentations du squelette humain. Reichenbach, quant à lui, répondait à la question soulevée par ces planches : « devons nous renoncer à la possibilité d'obtenir jamais une vraie image du monde ? Je ne le pense pas ». En effet, selon lui, en combinant différentes « images du monde » de « différents niveaux », nous pouvons réussir « par une sorte d'intégration intellectuelle des vues subjectives (...) à construire une vision totale du monde, dont l'expansion constante nous autorise à une revendication toujours croissante d'objectivité » (H. REICHENBACH, *Experience and prediction*, Chicago, 1961, p. 224, 225).

20. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. VIII.

21. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. VII-VIII.

22. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. VIII.

23. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. VIII.

chez Merton, et revient immédiatement, sans que la question lui soit posée, sur l'importance de l'œuvre de Fleck dans sa formation. Parler de « genèse et développement d'un fait scientifique », c'est aller contre la conception la plus courante de ce qu'est un fait scientifique. Il redit son intérêt pour ce titre : « je me suis dit, mon Dieu, si quelqu'un a écrit un livre avec ce titre, je dois le lire. Ce ne sont pas des choses qui sont supposées avoir... elles peuvent avoir une *Entstehung* mais elles ne sont pas supposées avoir une *Entwicklung* ». Là aussi Kuhn explique que Fleck n'est pas « quelqu'un qui m'a beaucoup appris », mais qu'il a eu pour lui une fonction « très importante » de « renforcement », dans la mesure où il a pu ainsi constater qu'il « y avait quelqu'un qui pensait sur beaucoup de points de la même manière que moi, et qui réfléchissait sur le même matériel historique que moi »²⁴.

Dans ces trois occasions Kuhn souligne l'effet de réassurance, de « renforcement » qu'eut pour lui la lecture de Fleck. Il serait alors possible de minimiser l'importance de cette référence en la réduisant à cet aspect psychologique. Il n'est pourtant pas sans importance que Kuhn puisse se sentir encouragé dans cette voie. Contrairement à ce qu'ont dit certains commentateurs, les idées de Fleck ne se trouvaient pas partout à cette époque-là, en particulier sa critique de la notion traditionnelle de « fait scientifique ». C'est ce point que Kuhn met en avant dans ces trois occasions où il parle des circonstances de sa découverte de Fleck.

Sociologie des sciences et collectif de pensée

Mais ce n'est sans doute pas le point sur lequel Kuhn insiste le plus. Dès la préface à la *Structure des révolutions scientifiques* il note que l'œuvre de Fleck, ainsi qu'une remarque de son camarade Francis X. Sutton, lui ont permis de comprendre que ses propres idées « demanderaient peut-être à être rattachées à la sociologie de la communauté scientifique »²⁵. C'est ce qu'il redit dans la préface à l'édition anglaise de Fleck : « je compris grâce à sa lecture que les problèmes qui m'intéressaient ont une dimension fondamentalement sociologique »²⁶. Il lui semble même que là est son quasi unique emprunt à Fleck. Il ajoute en effet aussitôt : « je ne suis pas sûr de lui avoir emprunté quelque chose de beaucoup plus concret, même si j'aurais sans doute dû »²⁷. Il attribue

24. T.S. KUHN, *The road since structure*, p. 282.

25. T.S. KUHN, *Structure*, p. 9.

26. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. VIII.

27. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. IX.

d'ailleurs cela en partie à la difficulté qu'il avait à comprendre l'allemand de Fleck, truffé de termes techniques. De même, dans l'entretien de 1995, il résume l'apport de Fleck à la notion de « collectif de pensée »²⁸.

Kuhn contribue ainsi à centrer l'œuvre de Fleck autour de la notion, à forte charge sociologique, de « collectif de pensée ». Mais il explique en même temps qu'« il ne s'est jamais senti à l'aise et ne l'est toujours pas avec la notion de collectif de pensée »²⁹. Fleck serait ainsi à l'origine d'une sorte de tentation sociologique, qui n'aurait certes pas été étrangère à Kuhn, mais dont il se serait éloigné par la suite, à mesure justement que se développerait une sociologie des sciences qui prétendrait s'inspirer de Kuhn.

Kuhn souligne le caractère repoussant d'une telle « sociologie de l'esprit collectif », dans la mesure surtout où elle vise à expliquer le collectif en termes individuels : « je ne savais pas quoi faire d'un modèle individuel pour les groupes »³⁰. Il critique une notion qui aurait trop recours à la psychologie individuelle, puisqu'elle consiste à expliquer le collectif en termes purement individuels. Il déplore ainsi que Fleck emploie des « termes » propres au « discours individuel », comme celui de « ténacité », pour décrire le comportement des groupes³¹. Kuhn estime avoir lui-même été « coupable de manière répétée » d'une telle erreur dans la *Structure* : « l'erreur consiste à prendre les groupes comme des individus poussés à l'extrême ou bien les individus comme des groupes en petit »³². Paradoxalement, lorsque Kuhn se désolidarise d'une approche sociologique, c'est ainsi à une psychologie collective conçue sur un modèle purement individuel qu'il s'en prend.

C'est un reproche qui sera d'ailleurs souvent fait à Kuhn, que d'expliquer les changements de paradigme à la manière de la psychologie collective. On se souvient que Lakatos disait que les explications de Kuhn relevaient de la « psychologie des foules » (*mob psychology*)³³. À ce sujet, S. Fuller relève avec malice que Fleck accorderait une importance centrale au fondateur de la « psychologie des foules », Gustave le Bon, et que l'on pourrait donc tracer une généalogie gênante pour Kuhn, qui, à travers Fleck, le rattacherait directement à un auteur aussi « suspect » que Le Bon. Kuhn expliquerait les

28. S. Toulmin ne met lui aussi l'accent que sur les collectifs de pensée. Cf. S. TOULMIN, « Ludwik Fleck and the historical interpretation of science », in R.S. COHEN, T. SCHNELLE, *Cognition and fact*, p. 269.

29. T.S. KUHN, *The road since structure*, p. 283.

30. T.S. KUHN, *The road since structure*, p. 283.

31. Kuhn fait allusion ici à la notion de « tenacity ». Mais le terme allemand utilisé par Fleck, « Beharrungstendenz », n'a pas la même tonalité psychologique et est mieux traduit en français par « tendance à la constance ».

32. T.S. KUHN, « Afterwords » (1990), in *The road since structure*, p. 141.

33. I. Lakatos, in I. LAKATOS, A. MUSGRAVE, *Criticism and the growth of knowledge*, Cambridge, 1970, p. 178.

choix scientifiques sur le modèle des comportements irrationnels de la foule décrits par Le Bon. En fait, si Le Bon est effectivement cité dans le livre de Fleck, ce n'est pas tant à propos de ce que l'on connaît généralement de sa « psychologie des foules », qu'à l'occasion d'une question de « changement de forme » : Fleck cite l'exemple donné par Le Bon de l'« hallucination collective » qui saisit l'équipage d'un bateau recherchant un navire en détresse et lui fait voir une épave et entendre les cris et les signaux de détresse, ne s'apercevant qu'à la dernière minute que le « bateau » n'était qu'un arbre flottant sur l'eau. Un tel cas pourrait, selon Fleck, « servir de véritable paradigme pour beaucoup de découvertes : la perception visuelle d'une forme conforme à un état d'esprit et son renversement soudain ». Et Fleck poursuit dans une formule très kuhnienne : « tout d'un coup on ne comprend plus du tout comment la forme antérieure était possible et comment ce qui la contredit a pu rester inaperçu »³⁴. Mais Fleck estime que Le Bon, parce qu'il ne connaît que « les moments où les masses sont en état d'excitation », n'a vu que les effets négatifs de la socialisation alors qu'il en existe de positifs, et il se réfère ici à McDougall³⁵.

En fait, les sociologues que cite le plus volontiers Fleck sont Comte, Durkheim, Levy-Bruhl, Jerusalem ou Gumpłowicz. Comme eux il montre « la valeur de la méthode sociologique pour l'étude de l'activité intellectuelle »³⁶. Il semble qu'il s'inspire surtout de Levy-Bruhl, qu'il cite dans son livre comme dans ses articles. Dans son article sur « Le problème de l'épistémologie » il explique que « l'embryon de la théorie moderne de la connaissance se trouve dans les études de l'école de Durkheim et Levy-Bruhl sur la sociologie de la pensée et sur la pensée des peuples primitifs »³⁷.

Il est certain que l'une des deux thèses essentielles du livre de Fleck est que la connaissance ne peut émerger qu'à l'intérieur d'un « collectif de pensée », défini comme « la communauté des personnes qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement »³⁸. En ce sens la pensée ne peut être produite que collectivement, comme le montre une comparaison « quelque peu triviale » : « l'individu peut être comparé à un joueur de football pris isolément, le collectif de pensée au travail collectif d'une équipe de football bien entraînée, l'acte cognitif au déroulement du jeu »³⁹.

34. L. FLECK, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, trad. N. Jas, Paris, 2003, p. 143n. Cette édition sera citée *Genèse et développement*. Cf. T. S. KUHN, *Structure*, p. 158 : « ce qui, avant la révolution, était pour l'homme de science un canard devient un lapin ».

35. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 144 n.

36. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 64.

37. L. FLECK, « The problem of epistemology » (1936), in R.S. COHEN et T. SCHNELLE, *Cognition and fact*, p. 80.

38. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 57.

39. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 64.

Ce collectif de pensée a une existence en un sens plus solide que l'individu, il est « plus stable, plus conséquent que le soi-disant individu, toujours structuré par des instincts contradictoires »⁴⁰.

Le point sur lequel Fleck estime aller plus loin que tous les sociologues qu'il cite, c'est qu'il applique également la sociologie à la science, qu'il considère comme une activité intellectuelle comme les autres : « tous ces penseurs commettent cependant une erreur caractéristique : ils ont un trop grand respect, une sorte de déférence religieuse pour les faits scientifiques »⁴¹. Fleck entend de fait étendre aux communautés scientifiques les remarques de Durkheim ou de Levy-Bruhl sur les sociétés inférieures. L'intérêt du concept de collectif de pensée est qu'il permet une théorie générale de la connaissance, de ses formes les plus primitives à ses formes les plus élevées : « la fertilité de la théorie du collectif de pensée est aussi visible dans la possibilité que cette dernière offre de comparer les pensées primitives archaïques, enfantines ou psychotiques et de les analyser de manière uniforme »⁴².

La différence entre Kuhn et Fleck sur ce point tient surtout à ce qu'ils ne considèrent pas de la même manière l'influence du social sur la connaissance. Pour Kuhn il s'agit essentiellement d'un obstacle, alors que pour Fleck il s'agit d'une influence positive. Selon Kuhn, quand Fleck parle « d'harmonie des illusions », c'est une « métaphore dommageable, parce qu'elle renforce l'impression qu'en l'absence de pression sociale, l'illusion aurait pu être évitée »⁴³. Or, pour Fleck il n'y a dans cette notion d'« harmonie des illusions » rien de choquant : il estime simplement à travers cette notion que « l'élaboration d'une connaissance transforme celui qui élabore la connaissance de manière à l'adapter de façon harmonieuse à la connaissance qu'il est en train d'acquérir » et « engendre une applicabilité des résultats scientifiques et la croyance ferme en une vérité qui existerait indépendamment de nous-mêmes »⁴⁴. Fleck n'oppose pas vérité et illusion, il estime, comme l'a souligné M. Douglas, que « la vérité, en un sens, est faite d'illusions »⁴⁵. Selon Fleck, la société est bien plutôt ce qui permet de créer la connaissance : « celui qui au contraire, considère le facteur social comme un *malum necessarium*, comme une insuffisance malheureusement constitu-

40. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 63.

41. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 67.

42. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 71.

43. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. X.

44. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 114-115. Pour une utilisation originale de cette notion d'harmonie des illusions en histoire des sciences, à propos de l'invention du « post-traumatic stress disorder », cf. A. YOUNG, *The harmony of illusions. Inventing post-traumatic stress disorder*, Princeton, 1995.

45. M. DOUGLAS, *Comment pensent les institutions*, p. 40.

tive du genre humain et qu'il faut se faire un devoir de combattre, celui-ci méconnaît qu'il n'y a vraiment aucun acte cognitif qui ne soit possible sans facteur social, que l'expression « acte cognitif » n'a de signification que lorsqu'elle est en relation avec un collectif de pensée »⁴⁶. Fleck va même jusqu'à dire que « l'acte cognitif est l'activité humaine la plus conditionnée qui soit par le social », comme le prouve d'ailleurs l'importance de la « construction de la langue »⁴⁷.

Selon Kuhn, l'un des résultats les plus caractéristiques de cette conception erronée du « collectif de pensée », qui fut un temps la sienne, est la référence à la psychologie de la forme et le recours à la notion de *gestalt switch* : « l'exemple le plus fameux de cette erreur dans la *Structure* est la manière dont j'ai à plusieurs reprises parlé de *gestalt switches* pour caractériser l'expérience vécue par le groupe »⁴⁸. Parler de connaissance en termes de psychologie de la perception est une erreur, car « un groupe n'a pas d'esprit (ou d'intérêts), même si chacun de ses membres en a sans doute un »⁴⁹. Or c'est une idée qu'il estime avoir empruntée à Fleck. Relisant son exemplaire du livre de Fleck en 1979, il explique avoir retrouvé certaines annotations en marge de son exemplaire du livre « sur ce que j'avais déjà en tête » : la notion de « changement de formes sous laquelle la nature se présente elle-même » et les « difficultés qui en résultent pour rendre le fait indépendant du point de vue ». Mais Kuhn explique que « bien qu'engagé à l'époque dans l'exploration de Köhler, Koffka et d'autres psychologues de la Gestalt, je résistais, comme Fleck l'aurait sûrement fait, à leur fréquente substitution de « voir comme » à voir »⁵⁰.

Il n'est pas sûr que Fleck « résiste » à cette assimilation, mais il est certain que la référence à la psychologie de la forme est très présente chez lui. Mais, mis à part dans l'exemple déjà cité de Le Bon, Fleck ne parle pas ici du caractère brutal du changement de perception, il explique surtout que la perception visuelle d'une forme (*Gestaltsehen*) suppose des présupposés et un apprentissage : « ce n'est qu'après de nombreuses expériences, éventuellement après avoir reçu une formation que l'on acquiert la capacité de remarquer directement des sens, des formes et des unités fermées sur elles-mêmes »⁵¹. Il y a aussi de nombreuses références à la *Gestalt* dans les articles de Fleck. Dans l'article de 1947 intitulé « *Schauen, sehen, wissen* » Fleck insiste sur l'importance de l'apprentissage dans la perception : « pour voir, il faut d'abord connaître », « il faut savoir ce qui est essentiel et inessen-

46. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 62

47. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 60

48. T.S. KUHN, « Afterwords » (1990), in *The road since structure*, p. 242.

49. T.S. KUHN, « Afterwords » (1990), in *The road since structure*, p. 242.

50. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. IX.

51. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 121.

tiel, être capable de distinguer le fond de l'image (...) sinon on regarde mais on ne voit pas »⁵².

Deux « intuitions » de Fleck

Outre la notion de collectif de pensée, il est deux « intuitions » de Fleck dont Kuhn dit, à la relecture, qu'il aurait dû leur prêter plus d'attention. Il s'agit d'une part de ses discussions sur la science des périodiques et la science des manuels, et d'autre part des difficultés de la participation à plusieurs collectifs de pensée.

Kuhn note ainsi qu'il est « très impressionné » par la discussion par Fleck de la « relation entre science de journal et science de manuel » et il reconnaît que ces notations de Fleck sont « peut-être à l'origine de mes remarques sur la science des manuels »⁵³. Effectivement on sait que pour Kuhn la science des manuels ne représente que « les bases de la tradition courante de science normale » et qu'ainsi les manuels « déguisent inévitablement non seulement le rôle mais l'existence même des révolutions » scientifiques : les manuels « tronquent le sentiment qu'à l'homme de science de l'histoire de sa discipline »⁵⁴. Quant à Fleck il distinguait entre la science des périodiques spécialisés, qui « porte la marque du provisoire et du personnel » et la science des manuels qui organise des connaissances en un système et « détermine ce qui ne peut être pensé autrement, ce qui doit être délaissé ou qui ne doit pas être pris en considération »⁵⁵. Fleck distingue en outre un autre niveau, celui de la « science offerte au public », la « science populaire » qui n'est pas sans effet sur la science : « la science populaire est un facteur effectif général de toute élaboration de connaissance et doit être considérée comme un problème relevant de la théorie de la connaissance »⁵⁶. Par exemple lorsqu'un économiste parle d'« organisme économique », il utilise dans son domaine spécialisé des concepts provenant d'un fond de savoir populaire.

Kuhn note également qu'à la relecture il est « particulièrement excité par les remarques de Fleck, au chapitre 4 de la troisième section, sur la difficulté de transmettre les idées entre deux collectifs de pensée » et en particulier par le paragraphe sur les « possibilités et les limitations de la participation à plusieurs collectifs de pensée »⁵⁷. Dans ce passage Fleck note effectivement

52. L. FLECK, « To look, to see, to know », in R.S. COHEN, T. SCHNELLE, *Cognition and fact*, p. 129, 130.

53. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. IX.

54. T. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, p. 190-191.

55. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 153, 159.

56. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 146.

57. T. KUHN, préface à Fleck, p. IX.

qu'« un individu fait précisément partie de plusieurs collectifs de pensée »⁵⁸. Mais plutôt que d'y voir une « difficulté », il note surtout que c'est cette pluralité d'appartenance qui permet sans doute d'expliquer la possibilité de découvertes scientifiques. Il note en outre que l'on participe plus souvent à deux collectifs de pensée très différents qu'à deux collectifs très proches et que, « pour un seul et même problème, on utilise beaucoup plus souvent des styles de pensée très différents que de styles de pensée très proches »⁵⁹. « Une personne prend plus souvent part à plusieurs collectifs de pensée très divergents qu'à plusieurs collectifs de pensée très proches les uns des autres. Par exemple, il y a eu et il y a encore des physiciens qui ont adhéré – et adhèrent – à un style de pensée religieux ou au spiritisme, alors que très peu de physiciens s'intéressent à la biologie depuis qu'elle est devenue une discipline indépendante. De nombreux médecins s'occupent d'études historiques ou esthétiques, très peu de science exacte »⁶⁰.

Mais ces deux questions, science des manuels et appartenance à plusieurs collectifs de pensée, ne sont pas posées par Fleck à propos du « collectif de pensée » mais à propos du « style de pensée ». Elles posent selon lui la question de l'éducation dans un style de pensée ou des possibilités de changements de style de pensée. Or Kuhn ne s'interroge nulle part sur cette notion de « style de pensée », pourtant essentielle pour Fleck. Il ne mentionne pas une seule fois l'expression de « style de pensée ». Contrairement à ce que l'on dit souvent, il est dès lors possible de montrer que la notion kuhnienne de « paradigme » n'a pas grand chose à voir avec la notion fleckienne de « style de pensée ». C'est ce qu'a bien noté I. Hacking, lorsqu'il compare paradigme et « style de raisonnement scientifique » : « un style de raisonnement est tout différent (d'un paradigme). Il a tendance à évoluer plus lentement et se répandre plus largement »⁶¹. Sans doute est-il possible d'avancer que c'est sur ce point que l'œuvre de Fleck est la plus riche d'aperçus, dans la mesure où elle permet de mieux comprendre la dynamique du changement scientifique.

Styles de pensée et « a priori historiques »

Kuhn ne parle à propos de Fleck que de « collectif de pensée », mais il n'accorde pas d'importance à la notion de « style de pensée ». Cette notion était pourtant essentielle dans l'ouvrage de Fleck, dont le sous-titre, non repris dans les traductions anglaise et française, est « Introduction à la théorie

58. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 63.

59. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 143.

60. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 142.

61. I. HACKING, « Styles de raisonnement scientifique », in J. RAJCHMAN et C. WEST, *La pensée américaine contemporaine*, Paris, 1991, p. 247.

du style de pensée et du collectif de pensée ». Selon Fleck c'est la notion de style de pensée qui est première et qui détermine la notion de collectif de pensée : « l'existence du style de pensée rend la construction du concept de « collectif de pensée » indispensable et inévitable »⁶². Le concept de collectif de pensée n'est d'une certaine manière qu'un concept dérivé : « nous appelons le « porteur » communautaire du style de pensée : le collectif de pensée (...). Le concept de communauté de pensée est un concept plus fonctionnel qu'essentiel »⁶³.

La première caractéristique de ces styles de pensée est leur pluralisme. Tout d'abord, il n'existe jamais, à une époque donnée, un seul style de pensée. Ainsi, s'agissant de la syphilis au xx^e siècle, elle peut être considérée de manière différente suivant que l'on participe d'un style de pensée clinique, dermatologique, bactériologique ou même sociopolitique. De ce point de vue le style de pensée se différencie largement du paradigme kuhnien.

À l'intérieur même d'un style de pensée, le pluralisme est aussi la règle. Fleck distingue ainsi entre cercle ésotérique et cercle exotérique à l'intérieur du collectif de pensée. Cette distinction reflète d'ailleurs la différence entre la science des « périodiques spécialisés » et celle des « manuels ». Plus on est proche du centre, plus la recherche est libre et originale, plus on est loin du centre, plus elle est contrainte. Fleck illustre cela par une comparaison avec la mode : « les adeptes les plus fidèles de la mode sont éloignés dans le cercle exotérique. Ils n'ont aucun contact direct avec les puissants dictateurs du cercle ésotérique (...). Pour les ésotériques, la contrainte est beaucoup moins importante : ils sont autorisés à de nombreuses innovations, qui ne deviendront contraignantes qu'une fois qu'elles auront été mises en circulation dans le collectif de pensée »⁶⁴. Une distinction de même type est celle que fait Fleck entre le « collectif de pensée », plus strictement déterminé, et la « communauté de pensée », plus lâche : « tous les véritables croyants appartiennent au collectif de pensée d'une religion alors que la communauté officielle de la religion est constituée par ceux qui y sont formellement acceptés, sans considération pour leur structure de pensée »⁶⁵.

La question principale que se pose Fleck à propos des styles de pensée est celle de leurs transformations, mais aussi de leur permanence relative. Il convient d'éclaircir comment on passe d'un style de pensée à l'autre : « l'un des travaux les plus urgents, parmi ceux qu'une théorie comparative de la connaissance devrait entreprendre, serait d'étudier comment des conceptions, des idées vagues, circulent d'un style de pensée à un autre », mais aussi

62. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 59.

63. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 133-134.

64. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 139-140.

65. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 134.

« comment elles se maintiennent dans des formes rigides et persistantes grâce à une sorte d'harmonie, produit d'une illusion »⁶⁶.

Ce qui permet les changements de style, c'est l'appartenance à plusieurs collectifs de pensée. Si on appartenait à un seul collectif de pensée, il n'y aurait pas de possibilité de découverte, de pensée originale. C'est ce que Fleck note dans un de ses articles : « s'il y avait une complète identité et immutabilité de style de pensée, aucune découverte, c'est-à-dire aucune perception de quelque chose de nouveau ne serait possible »⁶⁷. Mais un chercheur n'appartient pas à une seule communauté de pensée : en dehors de son collectif de pensée tout chercheur appartient aussi à d'autres collectifs de pensée extérieurs, par exemple dans la vie courante. Or « en bref, chaque circulation d'idées entre collectifs de pensée a pour conséquence un déplacement ou un changement de la valeur de la pensée »⁶⁸. C'est ainsi que peuvent apparaître des nouveautés : « nous avons tenté de décrire l'expert créatif comme la personnification de l'intersection de différents collectifs de pensée et de différentes lignes de développement de pensée et comme le centre personnel de nouvelles pensées »⁶⁹.

Mais les styles de pensée évoluent d'une manière beaucoup plus lente et continue que les paradigmes. Alors que Kuhn parle de « *paradigmchange* », Fleck parle de « *Denkstilentwicklung* », de « développement » des styles de pensée. Le changement et les adaptations à l'intérieur d'un style de pensée, ou d'un style de pensée à l'autre, sont des changements lents et continus. Il y a une « tendance à la constance (*Beharrungstendenz*) des styles de pensée : « la tendance des systèmes d'opinion à perdurer nous prouve que ces systèmes doivent être regardés comme étant, pour ainsi dire, des entités à part entière, des configurations indépendantes ayant leur style propre »⁷⁰. Le style de pensée tend à annuler ce qui peut le remettre en cause, un peu à la manière dont les anomalies sont écartées dans le paradigme kuhnien : « une fois formé, un système d'opinions parfaitement organisé et fermé sur lui-même, possédant de nombreuses particularités et de nombreuses relations, perdure dans le temps, résistant à tout ce qui le contredit »⁷¹. Ainsi « ce qui ne se conforme pas au système reste invisible, ou est passé sous silence, même si cela est connu, ou encore est déclaré, au prix d'efforts considérables, comme n'étant pas en contradiction avec le système »⁷².

66. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 44.

67. L. FLECK, « Scientific observation and perception in general » (1935), in R.S. COHEN, T. SCHNELLE, *Cognition and fact*, p. 66.

68. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 143.

69. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 152.

70. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 56.

71. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 43-44.

72. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 44.

Fleck s'inspire ici explicitement d'un modèle physiologique, par exemple lorsque il parle de « physiologie de la connaissance » : « les phénomènes relevant de la physiologie de la connaissance se comportent de manière analogue à ceux de la physiologie du mouvement »⁷³. De même lorsqu'il parle de « mutations », c'est aussi en un sens biologique, dans la mesure où de telles mutations ne peuvent s'observer à l'œil nu. Ce modèle biologique est très différent du modèle politique qui est celui de Kuhn avec la notion de « révolution scientifique ».

Cette tendance à la persistance des styles de pensée est également manifeste dans la notion d'*Urideen* (idées originelles), que Fleck situe à l'origine de la recherche scientifique, qui sont les ancêtres des idées scientifiques, et dont celle-ci ne se débarrasse jamais complètement : « de nombreux faits scientifiques, parmi les mieux établis, entretiennent des liens indéniables, mis en place au cours de leur développement, avec des idées originelles, plus ou moins vagues et qui leur sont apparentées »⁷⁴. Fleck en donne plusieurs exemples comme l'idée d'un sang vicié, qui est à l'origine de la notion de « sang syphilitique » ou comme l'idée d'une croyance primitive aux démons, qui serait à l'origine de la notion de maladie infectieuse⁷⁵.

En outre Fleck note que les styles de pensée anciens ne disparaissent jamais totalement. Ils peuvent survivre dans des « petites communautés qui conservent de manière inchangée un vieux style de pensée. Il existe ainsi, encore aujourd'hui, des astrologues et des magiciens »⁷⁶. Un nouveau style de pensée ne remplace ainsi pas nécessairement les styles antérieurs, à la différence du paradigme kuhnien qui périmé tous les paradigmes antérieurs. Selon Kuhn, c'est même là une différence essentielle entre l'art et la science : « contrairement à l'art, la science détruit son passé »⁷⁷. L'emploi par Fleck de la notion de style de pensée, d'origine artistique, montre bien que, selon lui, il ne s'agit pas de détruire le passé, mais bien plutôt de le modeler et de le transformer.

Une dernière différence entre le style de pensée et le paradigme est que l'adhésion à un style de pensée est inconsciente, invisible alors que le choix d'un paradigme est chez Kuhn un choix conscient, comme l'est son rejet. « L'individu n'a jamais ou presque jamais la conscience du style de pensée collectif qui, presque toujours, exerce une contrainte absolue sur sa pensée, contrainte à laquelle il est tout simplement impossible de résister »⁷⁸. C'est

73. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 47.

74. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 39.

75. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 130.

76. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 129.

77. T. S. KUHN, *La Tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, Paris, 1990, p. 457.

78. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 59.

cet aspect qu'a souligné M. Douglas : la « caractéristique essentielle » du style de pensée « est d'être invisible aux membres du collectif de pensée »⁷⁹. La notion de style de pensée serait sur ce point beaucoup plus proche de la notion d'*épistémè* foucauldienne que de la notion kuhnienne de paradigme.

Le caractère essentiel du style de pensée est cependant, selon Fleck, qu'il « détermine ce qui ne peut pas être pensé autrement »⁸⁰. Le style de pensée est « une force contraignante spécifique s'exerçant sur la pensée et plus encore : c'est la totalité de ce qui est intellectuellement disponible, la disposition pour telle manière de voir ou d'appréhender et non pas telle autre » et Fleck conclut : « que les faits scientifiques soient dépendants du style de pensée est évident »⁸¹. Les faits scientifiques ne sont pas donnés dans le monde, ils émergent d'une relation entre trois pôles, sujet, objet, et style de pensée : « une théorie de la connaissance ne doit pas considérer l'acte cognitif comme une relation binaire entre le sujet et l'objet, entre celui qui connaît et ce qui est à connaître. Parce qu'il est un facteur fondamental de toute nouvelle connaissance, l'état du savoir du moment doit être le troisième terme de cette relation »⁸².

Kuhn est très sensible à cet aspect de contrainte qui s'exerce sur la pensée, même s'il l'attribue au collectif de pensée et non au style de pensée et omet ainsi le troisième terme dont Fleck a souligné l'importance. Kuhn apprécie que « la force du collectif de pensée » soit décrite comme une « compulsion » ou une « contrainte interne » et il estime que sur ce point la position de Fleck est « très proche » de la sienne⁸³. Il propose à cette occasion une description des « effets » du collectif de pensée en termes kantien : « les effets d'une participation à un collectif de pensée sont d'une certaine manière catégoriques ou *a priori*. Ce que le collectif de pensée fournit à ses membres, c'est quelque chose comme les catégories kantiennes, un prérequis avant toute pensée. L'autorité d'un collectif de pensée est ainsi plus logique que sociale, bien qu'elle n'existe pour les individus qu'en vertu de son intégration dans un groupe »⁸⁴. En ce sens aussi Fleck semble être très proche de Kuhn, ou tout au moins du dernier Kuhn, puisque celui-ci se décrit lui-même comme un « kantien avec des catégories mouvantes », ou comme un « kantien post-darwinien »⁸⁵. Cette notion d'*a priori* historique-

79. M. DOUGLAS, *Comment pensent les institutions*, p. 36.

80. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 129.

81. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 87.

82. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 56.

83. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. X.

84. T.S. KUHN, préface à Fleck, p. XI.

85. T.S. KUHN, *The road since structure*, p. 264, 104. Il estime développer un « kantisme post-darwinien » dans la mesure où les structures lexicales fournissent des « préconditions pour toute expérience possible » et que ces structures lexicales, à la différence des catégories kantiennes, « peuvent changer et changent effectivement » (*The road since structure*, p. 104).

ment changeants ne peut aussi qu'évoquer pour le lecteur français la notion d'a priori historique telle qu'elle est développée par Foucault, notamment dans *Les mots et les choses* ou *l'Archéologie du savoir* : il s'agissait selon Foucault « de retrouver sur fond de quel a priori historique et dans l'élément de quelle positivité des idées ont pu apparaître, des sciences se constituer, des expériences se réfléchir dans des philosophies, des rationalités se former, pour, peut-être, se dénouer et s'évanouir bientôt »⁸⁶.

Deux épistémologies médicales : Fleck et Canguilhem

Si les différences sont nombreuses entre Fleck et Kuhn, notamment autour de la notion de style de pensée, il est en revanche possible de rapprocher certaines des intuitions de Fleck de l'œuvre d'un autre médecin philosophe, Georges Canguilhem. Il y a entre eux beaucoup de similitudes frappantes, y compris dans les formulations, alors que Canguilhem ne connaissait évidemment pas Fleck.

On trouve chez Canguilhem comme chez Fleck les mêmes critiques de la théorie de la connaissance, qui devrait être remplacée par l'histoire des sciences. Pour Fleck « les théories de la connaissance n'ont aucune raison d'être »⁸⁷. Elles ne prennent de sens que lorsqu'elles s'appuient sur l'histoire des sciences : « toute théorie de la connaissance qui ne pratique pas l'analyse historique comparative n'est qu'un vain jeu de mot, une *epistemologia imaginabilis* »⁸⁸. On croirait entendre Canguilhem : « sans relation à l'histoire des sciences, une épistémologie serait un doublet parfaitement superflu de la science dont elle prétendrait discourir »⁸⁹. Dans la même perspective, on trouve chez l'un comme chez l'autre une même critique du point de vue anhistorique du positivisme logique.

Un autre point commun entre Canguilhem et Fleck est l'insistance sur les filiations entre « concepts » scientifiques plutôt que sur les ruptures entre « théories » successives. Contrairement à l'image couramment répandue de l'épistémologie française, Canguilhem recherche les filiations plus que les ruptures, puisqu'il va jusqu'à dire que les révolutions scientifiques par excellence, « les révolutions copernicienne et galiléenne ne se sont pas faites sans conservation d'héritage »⁹⁰. Canguilhem définit ainsi l'histoire des

86. M. FOUCAULT, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, 1966, p. 13.

87. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 23.

88. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 36.

89. G. CANGUILHEM, « L'objet de l'histoire des sciences », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, 1994, p. 12.

90. G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, 1977, p. 25.

sciences comme « une histoire de la formation, de la déformation et de la rectification des concepts scientifiques »⁹¹. De la même manière Fleck estime : « il est vraisemblable qu'il y a très peu de concepts entièrement nouveaux, se formant sans entretenir une quelconque relation avec des styles de pensée antérieurs »⁹².

Canguilhem évoque également d'« antiques images » qui seraient à l'origine des sciences et qui sont très semblables aux *Urideen* de Fleck. Selon Canguilhem les théories scientifiques se greffent sur « d'antiques images et nous dirions volontiers sur des mythes si ce terme n'était aujourd'hui dévalorisé avec quelque raison ». Ainsi les théories du plasma initial ne sont qu'un « avatar logique du fluide mythologique générateur de toute vie, de l'onde écumante d'où émergea Vénus »⁹³.

De la même manière que Kuhn refuse la vision continuiste de Fleck et insiste sur les révolutions scientifiques, sur la rupture avec les proto-sciences, de même il est possible de noter qu'il existe une différence importante sur ce sujet entre Canguilhem et Bachelard. Bachelard, comme Kuhn, décrit l'histoire des sciences en termes de « révolutions », de « ruptures », de « mutations » brusques entre théories scientifiques successives. Bachelard insiste aussi sur le travail de purification de la connaissance commune qui est à la base de la connaissance scientifique et qui doit permettre de « purger » la connaissance de l'« imaginaire préscientifique » originel, qui est un obstacle plutôt qu'une source d'inspiration pour la pensée scientifique. La proximité de Bachelard et Kuhn sur ces différents points, leur sentiment de ruptures radicales à l'intérieur de l'histoire des sciences, tient sans doute à ce que les sciences sur lesquelles ils réfléchissent prioritairement sont les sciences physiques, où apparaissent des révolutions scientifiques indiscutables⁹⁴. S'agissant des sciences biologiques et médicales dont s'inspirent Fleck et Canguilhem, il est fort douteux que de telles ruptures existent : selon Canguilhem « il conviendrait de se demander à partir de quelles dates on peut repérer dans les sciences des êtres vivants quelque fracture conceptuelle de même effet révolutionnaire que la physique relativiste ou la mécanique quantique »⁹⁵. Il doute même que le darwinisme fournisse l'exemple d'une telle fracture.

S'agissant ensuite de la notion de vérité, on trouve les mêmes formulations chez Fleck et chez Canguilhem. Selon Fleck le partage du vrai et du faux n'a de sens qu'à l'intérieur d'un certain style de pensée : « la vérité n'est

91. G. CANGUILHEM, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, p. 235.

92. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 129.

93. G. CANGUILHEM, *La connaissance de la vie*, Paris, 1992, p. 79.

94. Kuhn a d'ailleurs rencontré effectivement Bachelard à Paris après la guerre (Cf. T.S. KUHN, *The road since structure*, p. 284-285).

95. G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité*, p. 24.

pas une convention mais, dans une perspective historique, un événement de l'histoire de la pensée, et dans ses connexions du moment, une force contraignante s'exerçant sur la pensée et conforme à un style »⁹⁶. Selon Canguilhem « la véridicité ou le dire-vrai de la science ne consiste pas dans la reproduction fidèle de quelque vérité inscrite depuis toujours dans les choses ou dans l'intellect. Le vrai c'est le dit du dire scientifique. À quoi le reconnaître ? À ceci qu'il n'est jamais dit premièrement »⁹⁷. En ce sens selon Canguilhem aussi la vérité est un « événement », « tout jugement scientifique est un événement »⁹⁸.

Enfin Fleck et Canguilhem soulignent l'un comme l'autre l'importance des préoccupations pratiques dans l'histoire de la médecine. La médecine naît des exigences de la pratique sociale et elle n'existe qu'en fonction des urgences de la thérapeutique. Fleck a bien montré que le développement des recherches sur la syphilis est lié à une demande sociale évidente, à une « ambiance sociale puissante », comme en témoigne la convocation de Wassermann au Ministère de la santé allemand où on lui demande de travailler sur cette maladie, pour réagir aux progrès français dans ce domaine de recherche⁹⁹. Les obstacles, ou aussi les accélérations, dans la recherche médicale sont toujours liés à des impératifs sociaux ou politiques, comme en témoigne la notion d'« idéologie scientifique » forgée par Canguilhem. Celui-ci insiste d'un autre côté sur l'idée que la médecine est un art, ou une « science appliquée » qui a pour fin essentielle de répondre à des situations d'« urgence vitale ». Chez Canguilhem la pensée médicale est toujours une pensée pour l'action. Chez Fleck aussi, comme l'a souligné M. Douglas, « la pensée à plus à voir avec l'action qu'avec la représentation »¹⁰⁰.

Sur tous ces points, il semble que Canguilhem comme Fleck développent une épistémologie particulièrement adaptée à la discipline médicale sur laquelle ils réfléchissent. Fleck insiste d'ailleurs souvent sur cette inspiration médicale dans *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Ainsi il se réfère à la médecine lorsqu'il s'agit de montrer combien la limite entre normal et pathologique est floue : « en tant que médecin, je sais qu'il nous est impossible de différencier exactement le normal de l'anormal »¹⁰¹. De même il évoque les enseignements de la biologie pour justifier son approche historique de la philosophie des sciences : « la biologie m'a appris à toujours analyser un domaine en train de se développer au travers de l'histoire de son

96. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 130.

97. G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité*, p. 21.

98. G. CANGUILHEM, *La formation du concept de réflexe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1977, p. 156.

99. Cf. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 101.

100. M. DOUGLAS, *Comment pensent les institutions*, p. 70.

101. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 55.

développement »¹⁰². Cette inspiration médicale se manifeste déjà dans la première phrase d'un de ses tout premiers articles, consacré à la « Spécificité du mode médical de pensée », où apparaît en germe la notion de style de pensée : « la science médicale (...) a conduit à la formation d'un style spécifique pour saisir ses problèmes et à une manière spécifique de traiter les phénomènes médicaux, c'est-à-dire un type spécifique de pensée »¹⁰³.

On a quelquefois moqué l'inventeur du « collectif de pensée », celui qui a dit qu'on ne pouvait jamais penser seul, en relevant que, dans la mesure où il était tout à fait isolé, il n'avait sans doute pas été capable de produire une pensée cohérente et systématique. En fait Fleck n'est pas isolé, il s'inscrit à la fois dans la tradition de l'école polonaise de philosophie de la médecine et, plus largement, il illustre un « style de pensée médical », dont Canguilhem, dans un autre contexte, et avec d'autres objectifs, est une illustration mieux connue en France¹⁰⁴. La question est alors de savoir dans quelle mesure et à quel prix un tel style de pensée médical est généralisable. Le premier recenseur français de Fleck, en 1937, répondait négativement à cette question : « la thèse de Fleck est donc plus vraie en médecine que partout ailleurs, nous ne croyons cependant pas qu'on en puisse faire, à la faveur d'extrapolations illégitimes, une question de droit »¹⁰⁵. Il est possible au contraire d'estimer, depuis les travaux d'A. Crombie et de I. Hacking, qu'un style de pensée scientifique peut avoir une dynamique d'expansion qui le porte au-delà de son domaine d'origine.

102. L. FLECK, *Genèse et développement*, p. 36.

103. L. FLECK, « Some specific features of the medical way of thinking », in R.S. COHEN, T. SCHNELLE, *Cognition and fact*, p. 39.

104. Sur l'école polonaise de philosophie de la médecine, cf. I. LÖWY, *The polish school of philosophy of medicine. From Tytus Chalubinsky (1820-1899) to Ludwik Fleck (1896-1961)*, Dordrecht, 1990.

105. M.L. GUÉRARD DES LAURIERS, *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (26, 1937, p. 321).